

## LES BRAVES CITOYENS MALADES DE LA CRISE

Un mal qui répand la terreur,  
mal que le bourgeois en sa malice inventa  
pour faire oublier ses crimes sur la terre.  
La « Crise », puisqu'il faut l'appeler par son nom,  
capable d'enrichir en un jour le marchand de canons,  
faisait aux humains la guerre...

Les humains ne chômaient pas tous,  
mais tous étaient frappés.  
On n'en voyait point d'occupés  
à chercher autre chose que le souvenir d'une vie perdue.  
Toutes les marchandises excitaient désormais leurs envies.  
Flics, curés et prétendants épiaient  
la douce et l'innocente proie.  
Les braves gens s'engueulaient :  
plus d'amour, et donc plus de joie.

Patrons et gouvernants, même le petit député,  
en profitaient pour invoquer la fatalité.  
Le président réunit les prétendants, et dit :  
“ Mes chers amis, je crois que la démocratie  
a permis pour nos péchés cette infortune ;  
Que le plus coupable de nous  
se sacrifie au cirque électoral,  
peut-être il obtiendra la guérison commune.  
L'histoire nous apprend qu'en période de récession  
on fait de pareils sacrifices-spectacles :  
ne nous flattons donc point ; Voyons sans indulgence  
l'état de nos bourses bien portantes.  
Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons,  
j'ai berné force braves gens. Que m'avaient-ils fait ?  
Nulle offense : même, il m'est arrivé quelquefois  
de dénoncer la finance et le policier baveux.  
Je ne me dévouerai pas, car je pense  
que tout le monde magouille et place ses amis,  
mais on doit souhaiter selon toute justice  
que les plus coupables soient punis.”

“ Monsieur, dit le préfet, vous êtes trop bon président,  
vos scrupules vous rendent faibles ;  
Mais berner braves gens, électeurs,  
voisins vigilants, est-ce un péché ?  
Non, non. Vous leur fîtes, Monsieur,  
en les trompant, beaucoup d'honneur.

Et quant au condé, l'on peut dire  
qu'il est digne de tous maux,  
étant de ces gens-là qui sur les autres  
Se font un empire bien réel mais aussi protègent nos biens.”

Ainsi dit le préfet, et les prétendants d'applaudir.  
On n'osa trop approfondir  
les moins pardonnables offenses,  
du député, du banquier ou des autres puissances.  
Tous les experts, jusqu'aux simples bouffons,  
aux dires de chacun, étaient de petits saints.

Étant en démocratie, on fit venir un pauvre bougre,  
pour avoir l'avis de la plèbe au nom de qui l'on gouvernait.  
Les prétendants rirent beaucoup  
car eux seuls représentaient la plèbe.

Le bougre dit : “ J'ai souvenance,  
que dans le précédent siècle,  
il y a longtemps, plus de dix-sept années,  
pour se débarrasser de cette peste de crise  
qui traîne, en son sillage, la vermine fasciste,  
certains disaient :  
Point de votes, éradiquons églises, parlement,  
gouvernement, condés, patrons, magistrature.  
En nos terres accueillons le migrant.”

A ces mots, Président et prétendants crièrent haro.  
Un journaliste quelque peu procureur prouva par sa harangue  
Qu'il fallait condamner ce maudit bougre,  
ce pelé, ce galeux, d'où venait tout leur mal.

Sa mauvaise foi, dans la plus belle démocratie du Monde,  
fut jugée un cas pendable.  
Conchier la sécurité et cracher dans l'assiette des puissants,  
quel crime abominable !  
Rien, à part la mort lente, n'était capable d'expié son forfait :  
on l'entassa dans une ergastule républicaine  
pour lui faire bien voir.

Selon que vous serez puissant ou misérable,  
Les jugements de Cour vous rendront blanc ou noir.